

Il était une fois, à l'orée de la Belgique, sur la route qui unit Paris à Bruxelles, une vieille et noble cité, qui tenait de sa colline toute vêtue de clochers et de maisons, le nom de Mons. Les siècles, l'ardeur intelligente de ses habitants et le bon goût de ses édiles l'avaient lentement parée de mille trésors. Privée de la prospérité économique tapageuse qui éclaboussait d'autres villes de la province, elle avait su faire de l'esprit sa meilleure richesse. Multipliant ses écoles, veillant à la beauté de ses édifices religieux et civils, dispersant au pied de son « château » demeures harmonieuses et jardins profonds, tirant avantage du site particulier où elle était bâtie et jouant avec art de la courbe et de la pente de ses rues, elle était devenue au long du temps une de ces rares cités préservées des atteintes de la laideur, qui semblent des îles suspendues dans le courant des siècles, et qui enchantent le promeneur par leur climat de discrétion et de secret.

En une époque où les hommes voyagent plus qu'ils ne l'ont jamais fait, où le guide bleu est devenu l'accessoire naturel du vacancier, tout semblait concourir à faire de Mons un centre d'art et de tourisme capable d'accueillir et d'intéresser chaque année des milliers de visiteurs. La renommée vante chaque jour les splendeurs de bien des lieux qui ne la valent pas. Il n'y fallait qu'un peu d'attention intelligente, un effort mesuré, le minimum de respect qu'on est censé nourrir à l'égard de ses propres biens, le souci d'entretenir et de restaurer correctement ce qui doit l'être, la volonté de ne point enlaidir un merveilleux patrimoine urbain par des constructions sans style, sans invention et sans esprit, — c'est-à-dire, en somme, l'orgueil élémentaire de demeurer digne de son passé. C'est vraiment peu de chose. Pour ceux qui se font une certaine conception de l'honneur des hommes, cela paraît même aller de soi. Mais dans un monde où la bêtise, le mauvais goût et l'affairisme sont les princes qui gouvernent, dans un monde bouleversé par la passion du bénéfice immédiat et le culte sordide de l'efficace, il semble que ce soit une tâche insurmontable.

Quand je retourne à Mons, je suis consterné. A chaque passage, je découvre une plaie nouvelle, une nouvelle monstruosité architecturale. En vingt ans, la ville s'est prodigieusement enlaidie. S'il fallait recenser toutes les destructions systématiques, toutes les aberrations d'acier, de verre ou de béton, imaginées par des propriétaires mal inspirés, construites par des architectes sans imagination et autorisées par un urbanisme sans exigence, qui se dressent aujourd'hui à

la place d'anciennes et nobles maisons, dix articles comme celui-ci n'y suffiraient pas.

Permettez-moi, au hasard de la mémoire, d'en citer quelques exemples...

Il y avait, à l'angle de la Grand-Place et de la rue d'Enghien, une maison du XVIIIe siècle, qui, sans être de premier ordre, complétait heureusement cet ensemble d'édifices qui forme le cœur de la ville. Sa façade, masquée par une terrasse assez laide, pouvait être reconstituée à l'occasion d'un changement d'affectation de l'immeuble : elle vient d'être définitivement dégradée par l'installation d'un « drugstore », dont la douteuse esthétique eût sans doute été acceptable dans un quartier neuf, mais est absolument intolérable à cet endroit.

Rue du Parc, à côté de la maison où j'ai vécu longtemps, une autre demeure du XVIIIe siècle, qu'il eût été possible de restaurer proprement et qui s'harmonisait avec les immeubles voisins, a été démolie et remplacée par une sorte d'horrible « chalet suisse » à cinq étages avec balcons à claire-voie, qui attire le regard comme un chancre.

Tout près de là, à l'angle de la rue du Onze Novembre et de la rue Neuve, une maison du XVIe siècle, détruite par les bombardements de la dernière guerre, a été remplacée par un cube de briques rouges, troué, au rez-de-chaussée, par trois portes de garage, et à l'étage, par deux baies vitrées fort laides « agrémentées » de balcons qui ne le sont pas moins. Ici comme là, aucune invention, aucun style, aucun souci du contexte architectural de la rue...

Ce lamentable gâchis urbanistique se retrouve partout : rue Antoine Clesse, rue de Nimy, rue Ferrer, rue des Capucins, Grand-rue, rue des Arbalestiers, rue du Hautbois, rue d'Havré, où les pouvoirs publics ont autorisé que l'on construise n'importe quoi, n'importe où, n'importe comment. Anarchie des façades, fenêtres disposées dans le désordre le plus complet, absence de toits à versants, vitrines brisant la ligne architecturale, confusion des rythmes verticaux et horizontaux, absurdité prétentieuse des matériaux employés : il paraît difficile, en vérité, de commettre plus de fautes et d'accumuler plus de laideurs sur un espace aussi réduit.

La Bibliothèque de Mons est une des plus riches de Belgique : elle menace ruine depuis huit ans. Le Conservatoire est installé dans l'ancien couvent des Filles de Notre-Dame, qui est un admirable immeuble du XVIIe siècle. Son porche s'est partiellement écroulé il y a dix ans. Rien n'a été fait pour le

reconstruire. Pardon ! On a fait quelque chose : on a remplacé sa porte d'entrée par une grille de ferraille blanche ornée d'une clef de sol d'une laideur parfaitement consternante. Voyez-la donc ! Comme disent les guides touristiques, elle mérite un détour.

Il y avait, dans la rue de la Grande Triperie, à proximité de la charmante Croix-Place qu'on a pris soin de défigurer en lui enlevant ses arbres, deux hôtels de maître de grande allure, qui avaient, depuis le XVIII^e siècle, leur nom dans l'histoire de la cité. On a remplacé l'un par un hôtel pour voyageurs de cinq étages en petites briques blanches. A la place de l'autre, il n'y a plus rien. On frémit à la pensée de ce qu'on y verra bientôt.

Les boulevards de Mons, construits sur l'emplacement des anciennes fortifications, étaient l'une des plus délicieuses beautés de la ville. Leur quadruple anneau de feuillage était la tentation des promeneurs et des amoureux, qui aimaient boucler leur cercle d'ombre. Charles Plisnier a écrit un jour qu'il fallait une heure pour en faire le tour : « juste la longueur d'un rêve ». Il déchanterait aujourd'hui, car les beaux arbres centenaires ont à peu près disparu, laissant les boulevards désormais privés de charme et d'ombre, à leur désolant abandon.

Je ne parlerai que pour mémoire du Collège des Jésuites, rue Ferrer, que l'on transforme à grand renfort de ferraille et de plaques préfabriquées, et du Lycée Marguerite Bervoets, qui offre, à l'entrée de la ville, au voyageur venant de Bruxelles, le spectacle d'un bâtiment glacial, sans âme et sans arbres, qu'une grille de parc zoologique sépare d'alentours sordidement dénudés. Commencé depuis plus de dix ans, jamais terminé, il est déjà en voie de dégradation.

Quant au problème de la circulation et du garage automobiles, il paraît n'avoir fait l'objet jusqu'à présent d'aucune étude intelligente à l'échelle de l'ensemble de la cité. Au lieu de prévoir, dans les quartiers périphériques, des parkings de dissuasion qui dégageraient le cœur historique de la ville, les autorités communales favorisent la destruction progressive du centre urbain en autorisant l'installation d'aires de stationnement à ciel ouvert qui ne sont que des terrains vagues ou des déserts de béton, Il y a mieux encore ! On va, paraît-il, jusqu'à évoquer gravement l'idée d'une semi-autoroute urbaine qui couperait Mons en deux.

Je pourrais poursuivre longtemps ainsi. A quoi bon ? L'important est le cri d'alarme que je voudrais lancer ici au nom de tous les Montais qui aiment et respectent leur ville.

D'autres l'ont fait avant moi. Personne ne les a entendus. Il faut que cela cesse !

Il faut créer un Comité de défense de Mons, comme on a créé à Bruxelles le comité de défense du « Quartier des Arts », et, à Liège, l'association « Visage de Liège ». Car ce qui se passe dans le Hainaut se déroule ailleurs, dans la capitale comme à Huy, à Audenarde comme à Diest, à Gand comme à Liège, et dans cent autres villes et villages de notre pays. Il est temps d'arrêter le massacre. Il est temps de faire obstacle à l'incurie administrative, à l'affairisme des « promoteurs » et des entrepreneurs. Il est temps d'assurer l'information des propriétaires. A ceux qui n'entendent que le langage de l'argent, il faut démontrer que la beauté est le plus sûr des investissements, que le bon goût peut rapporter, que le respect est finalement une excellente affaire.

S'ils ne le comprennent pas, la colère sera notre dernière sauvegarde. Et nous leur crierons, comme Montherlant à l'un de ses personnages : « En prison ! En prison pour médiocrité ! »

Charles BERTIN,
de l'Académie.